Commentaire de *Mc* **4**, 35-4

(texte ICI)

En ce jour de neige mélancolique, ce commentaire poursuit un dialogue spirituel engagé avec Frédéric depuis plus de 20 ans. Il a la forme de la gratitude.

1. Samedi 1er mars, de 10h à midi, nous avons étudié le début de l'évangile de Marc.
Ensuite, nous avons mangé ensemble. J'étais assis à côté de Frédéric et de Françoise.
Et comme l'a remarqué ensuite l'un des convives, nous étions douze à table.
Ce repas était un dernier repas, une Cène. Nous ne le savions pas.
Il portait déjà le goût douloureux du mercredi des Cendres.

En mangeant, nous discutions avec Frédéric de la vie comme elle va.
Nous taquinions Françoise qui disait « *Qu'est-ce que vous racontez encore tous les deux*. »
Frédéric me présentait son rôle dans la comédie qu'il commençait à répéter,
Et nous avons bien ri sur le costume de papillon qu'il s'apprêtait à endosser fièrement pour le carnaval.
Cette journée était vivante, vivante comme la vie.

Le lendemain, l'annonce de son accident était vraie comme la mort,
D'une vérité étrange, qui nous fait dire « *Non, ce n'est pas possible* ».
Cela est pourtant possible puisque cela est,
Mais, en même temps, ce n'est pas possible car cela nous semble incompréhensible.

Vivante comme la vie, vraie comme la mort,
Comment tenir ensemble ces deux réalités qui nous jettent dans la tourmente, nous submergent, et semblent nous engloutir ?

Faut-il renoncer à croire en la vie au nom de la vérité de la mort ?
Nos existences sont-elles des îles entourées de silence ?
Ou un maillon d'une suite mystérieuse d'îles en archipel,
Ou encore l'antichambre absurde du néant, qui par définition n'existe pas ?
Au moment du naufrage, chacun choisit sa chaloupe.

2. Pour ma part, essayant de trouver un chemin, je relis le livre de *Qohèleth*.
Son réalisme désabusé soutient dans l'épreuve.
Il dit : rien de nouveau sous le soleil.
Il dit : Profitons du temps qui passe puisqu'il ne fait que passer.
Il dit aussi qu'il y a un temps pour tout, en particulier un temps pour naître et un temps pour mourir.
Je retiens cette phrase : Le contraire de la mort n'est pas la vie.
Le contraire de la mort, c'est la naissance.
Ce point est partagé avec toutes les grandes spiritualités orientales.
La vie elle n'a pas de contraire. Elle est sans dehors.

Tout en ce monde se rapporte à la vie, mais la vie elle-même ne se rapporte qu'à elle-même.
Elle est absolue et sans dépendance.

C'est pourquoi, l'évangile de Jean nous interroge ainsi : Toi qui es en vie par naissance et comme par hasard, accueilles-tu la vie en toi ? Lui fais-tu une place, la première place, loin de tous les artefacts de la vie morte : les objets inutiles pleins nos placards, les fantasmes, les ambitions, les jouissances sans plaisir, les peurs mortifères ? La liste est longue.

Cette vie vivante en soi il l'appelle *la vie divine, la vie éternelle*.
Marc l'appelle le *royaume de Dieu*. Luc l'appelle la *joie*. Matthieu le *trésor*. Christian Bobin, *la grande vie*.

Toi donc, qui est embarqué sans le vouloir d'une vie menacée par la mort naturelle choisis-tu maintenant de renaître à la vie divine ? Pour le dire encore autrement : que devons-nous faire afin que la vie ne soit plus seulement notre condition transitoire, mais devienne une vocation, voire ma vocation dernière (F. **JULLIEN**) ?

3. Le récit de la tempête apaisée propose une méthode : réveille le Christ embarqué avec toi dans la barque, éveille celui qui s'est éveillé d'entre les morts,
Lui qui t'accompagne en soute lors de tes grandes traversées
Lui qui se propose comme chemin, et vérité, et vie, dans cet ordre.
Mais que signifie alors concrètement accueillir le Christ dans notre barque bringuebalante,
Bateau frêle comme un papillon de mai dirait Rimbaud ?

À ce point de la proposition évangélique, surgit l'inouï d'une bonne annonce qui entrouvre la porte espérance :
Cette vie éternelle à éveiller est là, au milieu de nous, disponible,
D'une présence simple et quotidienne,
si discrète qu'elle en devienne presqu'invisible.
Quand il faut donner des exemples de destinataires, l'écriture ne cite pas les rois, les riches, les sachants, les grands prêtres, les dévots, elle cite les enfants, les pauvres, les malades, les pécheurs.
Et quand il faut proposer une attitude sûre, l'écriture désigne l'amour, précisément l'amour d'*agapè*, car il y a beaucoup de formes d'amour, il y a même de l'amour qui n'aime pas,
L'amour d'*agapè*, lui, aime de manière désintéressée, sans orgueil.
Et s'il faut dire ce qu'il faut faire, alors Matthieu énoncera la liste suivante : donner à boire à celui qui a soif, à manger à celui qui a faim, vêtir l'homme nu, visiter les malades et les prisonniers, accueillir l'étranger.
Rien de plus, rien de moins. L'élémentaire.
Si élémentaire et banal que certains seront déçus ou surpris.

Oui. La vie vivante vit de relation et de partage, elle instruit les plus jeunes, les rejoint prisonniers, elle honore ses parents, elle aime son épouse, ses enfants et les accompagne autant que possible.
La vie divine se laisse étreindre par la beauté de la Création,
Elle crée à son tour, et échange sur ce qu'elle crée.
Elle cherche à faire le bien, elle essaie d'éviter le mal,
Elle aime la fête et les amis, le théâtre de boulevard, le jazz et le carnaval d'Auxonne,
Elle a l'apparence des petits services au quotidien.

La vie éternelle se diffuse alors en nous, où parfois nous la sentons palpiter.
Elle traverse aujourd'hui notre existence comme elle a traversé l'existence de Frédéric en tant de lieux, en tant de mots, tant de silence, tant de faits, secrets, discrets et pudiques.

> *L'amour est partout où tu regardes, dans les moindres recoins de l'espace dans les moindres rêves où tu t'attardes*. (F. **CABREL**)

Comme si la vérité de la mort était que la vie vivante nous unit déjà, tous, dans cette éternité recouvrée et transfigurée, qu'il nous faut, chaque jour, accueillir et à qui, à chaque heure, il faut renouveler sa confiance.

> *Elle est retrouvée, quoi l'éternité,*
> *C'est la mer mêlée au soleil.*

La mer des longues nuits, la mer libre d'Ulysse et des grands voyages, soudain infusée de l'amour et de la joie du petit messie de Nazareth, une éternité divine et humaine, où se réconcilient enfin, par mystère et dans la lumière polyphonique du monde, le réel qui éprouve et l'élan impétueux de tous nos désirs d'absolu.